

# A propos de "Die Wand"

## UN FILM DE JULIAN ROMAN PÖLSLER

<http://www.arte.tv/fr/die-wand/6392184,CmC=6401284.html>

*Le Mur invisible (Die Wand)*, publié en 1963, est le roman le plus célèbre de l'écrivaine autrichienne Marlen Haushofer. Julian Roman Pölsler en a fait un film qui a, pour moi, curieusement résonné avec *Le Mur* de Sophie Robert, le film qui a tant fait polémique autour de l'autisme. En effet, l'intrigue pourrait se résumer à ceci : partie passer quelques vacances en montagne, dans un chalet, avec des amis, la narratrice se retrouve seule et dans l'impossibilité de rejoindre la civilisation. Ne retrouvant pas ses amis au matin du premier jour, elle pense qu'ils ont du aller faire quelques courses au village voisin. Partant à pieds pour les retrouver, au bout que quelques centaines de mètres, elle se heurte à un mur totalement invisible. Ce n'est pas une illusion : son chien s'y est déjà cogné, et geint en rebroussant chemin. En tentant d'autres voies de sortie, elle s'apercevra que ce mur la cerne de toutes parts. On ne peut rien dire de ce mur, on ne peut le décrire, on ne le voit pas : c'est proche de la définition d'un Réel.

Compte tenu de la culture qui nous environne, il viendrait une première explication dans le champ de la science fiction : une rupture dans le vortex spatio-temporel, comme ils disent. Ce n'est pas pour rien que ce film a obtenu 4 nominations au Festival Européen du Film Fantastique de Strasbourg 2012. Ceci semble confirmé par le fait que, lorsqu'elle se dirige vers chalet voisin qu'elle peut apercevoir, mais pas approcher, elle voit le vieux couple qui l'habite, toujours figé dans la même attitude, comme si au-delà du mur, le temps s'était arrêté. Oui, mais quel temps ? Le vieil homme reste penché sur la fontaine, les mains dans le filet d'eau qui s'en échappe... et cette eau, elle continue de couler, sur ces mains immobiles. Le temps ne se serait-il arrêté que pour les humains, ses semblables ?

Puis, il m'est venu une deuxième explication, et c'est évidemment celle que je vais développer, dans la mesure où c'est elle qui va se révéler, sinon la plus vraie, du moins la plus fructueuse. Ce mur ne serait qu'une métaphore « objective » du mur qui vient de tomber dans la tête de la narratrice entre les autres humains et elle. Voilà qui ressemble fort à l'idée que l'on se fait de l'autisme, souvent décrit comme l'isolement d'un sujet dans une bulle d'incommunicabilité. C'est d'autant plus intéressant que le roman date de 1963, une époque où l'autisme était encore loin d'être à la mode.

Pourtant, à l'intérieur de son monde ainsi réduit à quelques hectares de forêts et pâturages, elle se révèle parfaitement adaptée à la réalité. Après avoir espéré quelques temps qu'on la « retrouverait », comme un naufragé perdu sur une île déserte guette la silhouette du bateau salvateur, elle se résigne à sa solitude et organise sa survie. Elle avait quelques provisions à la base, vite épuisées. Il faut donc prévoir l'avenir : garder quelques pommes de terre pour les planter au lieu de les manger, faire les foins pour que la vache ait à manger en hiver, chasser et conserver la viande... heureusement les biches et les cerfs ne manquent pas, alentour et, oui, il y avait là une vache égarée, qu'elle a recueillie pour le lait... et pour le futur.

Car c'est là que ça devient encore plus intéressant, là où cette adaptation à la réalité se met à ressembler à du fantasme, voire à du délire. Je ne veux pas dire qu'elle se met à délirer, mais que le film est à entendre comme la métaphore d'un théâtre intérieur. Je m'explique, pas à pas. On la voit progressivement reporter toutes ses

affections sur son chien, principalement, mais aussi sur la vache, une chatte également recueillie après coup, et même une corneille blanche chassée de sa communauté de corneilles noires sans doute en raison de sa couleur. Elle nourrit tout ce petit monde, et s'en préoccupe beaucoup quant à l'avenir. Elle explique en voix off, car c'est elle qui raconte, dans le journal qu'elle a décidé de tenir, qu'elle a pensé plusieurs fois au suicide comme seule échappatoire de sa situation. Elle y a renoncé en pensant à ses responsabilités à l'égard de ses animaux. Combien de fois ai-je entendu cela de la part de femmes très tristes, pensant à leurs enfants ?

Nous y voilà, et l'histoire de la corneille blanche me semble à lire comme une trace de sa vie passée dans le monde des humains : chassée de sa communauté à cause de sa différence. On peut y reconnaître la situation de nombreux humains et pourquoi pas, de ceux que l'on nomme aujourd'hui autistes. Beaucoup de gens que j'ai pu entendre - et que je nomme pas autiste, en ce qui me concerne - ont pu me parler ainsi de leur ressenti par rapport à leur famille, de leur entourage, de la société. Un énorme malentendu se cultive souvent entre les deux bords d'un mur invisible, les uns disant ; on me rejette, les autres enrichissant : on ne peut l'approcher, il est derrière son mur. Ainsi s'instaure un circuit auto renforçateur. Je me sens rejeté, alors je développe un comportement asocial, je me protège, j'agresse, éventuellement avant d'avoir été agressé, je rejette en proportion directe du rejet que j'ai subi... et cette attitude entraîne un légitime rejet en retour, car il n'est pas facile de se sentir ainsi remis en question.

Beaucoup de femmes ont pu me dire : j'ai tout raté, la seule chose que j'ai réussie, ce sont mes enfants. Pas besoin de parler d'autisme à ce niveau-là, je veux dire qu'il s'agit de ce qui, dans la névrose la plus commune, contribue à nous couper plus ou moins de nos contemporains. Mais voilà bien ce qui soutient notre narratrice dans son effort de survie. Paradoxalement, c'est le mur, pour elle, objectif, pour nous subjectif, du moins dans la lecture que j'en propose, c'est le mur qui la maintient en vie, comme le symptôme chez tout un chacun. J'établis cette distinction objectif-subjectif dans le cadre de ce que je viens de nommer circuit auto renforçateur : pour elle, ça vient du monde, pour le monde, ça vient d'elle. Là, j'extrapole sur ce que cette situation a d'exemplaire, mais que nous n'abordons, dans ce film, que selon le point de vue de la personne isolée.

En troisième explication possible, vient le partage qui nous est offert de cette vie campagnarde. Au fond, c'est un peu comme passer sa vie en vacances à la montagne. Plus de tracas avec les autres, plus de peur du chômage, plus de rivalités, plus d'amours déçues, etc. Les animaux, ça ne déçoit jamais... combien de fois ai-je entendu cette maxime ! Plus que la confrontation millénaire avec la Grande Nature, dans laquelle nous aimons à nous ressourcer... nous, pour quelques vacances, pas pour l'éternité. Comme quoi, parfois le symptôme, malgré son caractère apparemment enfermant, présente un caractère libérateur... à respecter, lorsqu'on se veut thérapeute. Bref, on est émerveillé par les trésors d'invention que cette femme déploie pour sa survie et celle de ses animaux.

Je vais maintenant être obligé de déflorer le suspense de ce film dont, au récit que vous avez pu lire jusqu'à présent, vous auriez pu croire qu'il en était dépourvu. Mais c'est le prix à payer pour l'analyse. J'avertis donc le lecteur soucieux de se réserver le plaisir du cinéma d'interrompre ici sa lecture et d'aller voir le film, pour ensuite revenir à la lecture. <http://www.allocine.fr/film/fichefilm-190949/telecharger-vod/>

Le film, comme beaucoup d'autres, est un tissu de flashes back et d'actualité. Forcément, il est présenté comme un récit en première personne. Elle raconte, donc à partir d'un temps ultérieur où elle a décidé d'écrire son journal. Dans ce temps-là,

l'image est plus grise, plus hivernale, dirais-je, et elle a les cheveux courts. Et son chien n'est plus là. Elle nous parle d'un temps antérieur où elle avait les cheveux longs et où son chien était son principal compagnon. C'est d'ailleurs le seul qui a un nom dans cette histoire : Lynx. Le récit est donc un tissage de ces deux temps. Dans un premier abord, on se dit : bon, le chien est mort, c'est normal, ça vit moins longtemps que les humains. Et puis, elle distille très doucement le sentiment que ça n'a pas été aussi naturel que ça. Peu à peu s'instaure un suspens mâtiné d'angoisse : mais comment ce chien a-t-il disparu ?

Il faut donc faire comme elle et revenir un peu en arrière dans le récit. Lorsqu'elle récupère la vache, au tout début de son enfermement, elle se doute rapidement qu'elle est gestante. Elle se prend à espérer qu'elle mettra au monde un taureau, sans s'expliquer plus avant. J'ai tout de suite fait l'association avec le film « Malevil » qui raconte le périple de quelques survivants d'une catastrophe atomique. Eux aussi, ils ont récupéré une vache gestante. Et là, l'espoir qu'elle mette au monde un taureau est explicité : il pourra faire un petit à sa mère, et l'avenir de la communauté sera un peu mieux assuré.

Nous y voilà. Evidemment, si on en reste au monde animal, cette péripétie est sans importance. Seule compte la survie. Pourtant, on ne peut s'empêcher d'entendre cette formule : faire un petit à sa mère. On l'entend et on l'écarte aussitôt avec l'index : mais nous ne sommes pas concernés, nous les humains. Et si ! justement, nous sommes concernés au plus vif. Car cette simple formule résonne avec ce fantasme profondément refoulé et pourtant universel, et nommé complexe d'Œdipe. Nous avons tous eu ce secret désir de faire un enfant à notre mère, et ça aurait été encore mieux si, cet enfant, ça avait pu être nous. C'est vrai pour les garçons comme pour les filles, ces dernières en passant parfois par l'épisode d'un enfant avec le père, ce qui n'obère nullement le désir plus ancien d'avoir un phallus et d'avoir fait un enfant à la mère. Tout cela est évidemment, très, très profondément refoulé... derrière un mur.

Alors, voilà : une nuit d'hiver, elle a aidé la vache à vêler. Pas fastoche, pour une citadine mais quand la survie commande, ... elle s'y met. Et son espoir est comblé : c'est un taureau. D'ailleurs dans ce monde où seul le chien a un nom, elle le nomme simplement : taureau. Ce n'est pas rien. Elle le nomme de son sexe, donc de sa fonction reproductrice et... incestueuse. Quelques temps se passent dans la banalité et les efforts du quotidien. L'été, elle émigre à l'alpage où il y a une autre petite maison. Vache et taureau y trouvent herbe fraîche à foison.

Et puis, on ne sait si c'est cette année même ou quelques années plus tard, un été, alors qu'elle s'est un peu éloignée de l'alpage, lorsqu'elle revient, elle se trouve soudain devant une scène d'horreur. Un homme est là, hirsute, qui s'acharne sur le pauvre chien. A côté de lui gît le taureau qu'il a déjà massacré. Ni une, ni deux, elle va chercher son fusil et le tue. Trop tard pour le chien.

Elle n'a aucune idée d'où sortait cet homme ni pourquoi il a tué le taureau, bien qu'on devine qu'il ait été vainement défendu par le chien. Là, j'ai bien été obligé de me dire : tout se passe comme dans un rêve, où, à l'intérieur des murs du rêve, où j'ai recréé un monde conforme à mes désirs (incestueux), un nouveau personnage peut surgir inopinément. Un personnage qui représente l'interdit de l'inceste, une figure du père. Voilà pourquoi il a tué le taureau : pour rendre l'inceste impossible, puisque dans le rêve plus rien n'est interdit. Son apparition justifie l'interprétation que j'avais donnée de la naissance du taureau. Si le rêve est la réalisation d'un désir, il est aussi la tentative de symboliser ce qui ne l'est pas. Ici, ce qui n'est pas symbolisé, c'est la figure du père, ou plus exactement la fonction du Nom-du-Père. Ce pourquoi elle apparaît sous les auspices

de la pulsion de mort, qui tue, c'est-à-dire qui rend impossible la chose plutôt que de faire valoir l'interdit.

Or, c'est justement cet impossible qui rend impossible le rapport avec les autres. C'est parce qu'on se croit à l'abri derrière un mur de verre avec les enfants, mais sans le père, qu'on s'établit dans ce monde de rêve éveillé dans lequel l'inceste n'est pas interdit, mais au contraire, condition de survie – qu'on se dit. Le père est celui qui vient dire : non, ça, c'est interdit, on ne peut pas coucher avec les enfants, on ne peut pas rester seule avec les enfants. Le respect de cet interdit, de cette limite, c'est la condition à cette ouverture au monde des autres, pour soi et pour les enfants. C'est à cette condition qu'on peut sortir de l'écrit, du journal intime, pour le parler avec les autres. L'écrit ici est à lire dans l'ordre du secret, n'importe quelle sorte de secret, que l'on confie à la mémoire, qui est un écrit ; la mémoire inconsciente bien sûr. Cet écrit est à lire, certes, mais à lire à haute voix, pour un autre qui entend. Voilà sur quelle règle fonctionne la psychanalyse. Ces secrets sont transcrits sous forme indécodable : ainsi en est-il de ce récit où l'on ne pourrait voir qu'agréables vacances à la campagne, rupture dans le vortex spatiotemporel, puis drame inexplicable. La lecture pour un autre qui entend y décode cependant le plus difficile des secrets, celui du désir d'inceste.

Dans le fond reste un indécodable, le Réel de ce mur invisible dont ne peut rien dire, sauf qu'il est là, construisant les bords de l'univers psychique et l'isolement des autres.